

# Sayed Haider Raza, peintre indien,

## Prix de la Critique 1956

Né au cœur de l'Inde, à Barbaria, en 1922, où son père était garde forestier, Raza se familiarisa de bonne heure avec la nature de son pays, qu'il contempla en réaliste autant qu'en visionnaire.

Après des études à l'Ecole des Beaux-Arts de la province de Najpur, puis à l'Académie des Beaux-Arts de Bombay, et à la suite d'une série d'expositions de ses œuvres — gouaches et aquarelles — dans diverses villes de l'Inde, notamment à Bombay, et ailleurs encore, le jeune artiste, nanti d'une médaille d'or, obtint du gouvernement français une bourse d'étude qui lui permit d'être en contact avec la peinture occidentale et surtout avec celle de l'Ecole de Paris.

Ayant débuté par un style purement indien, selon les canons éprouvés de son pays natal, Raza conquiert en France la maîtrise de l'huile, technique qui renouvela son aperception des choses, et lui fournit l'occasion de se créer une palette personnelle ainsi qu'une pâte, traitée en profondeur, et d'une incroyable richesse.

Son effort et un travail acharné lui ont donné comme récompense, cet été, le Prix de la Critique, le premier Prix de l'art, en France, pour les paysages de rêve, aux résonances intenses, qu'il aime peindre. En vain chercherait-on à localiser tel ou tel aspect retracé par l'artiste. Le thème — un fragment de ville, un groupe de maisons — quoique toujours pareil en son essence, varie constamment. Ici, ce sont des façades claires, ocres ou blanc crème, que baigne la lumière; là, d'autres, plus colorées, que caressent de chauds rayons de soleil; ailleurs, apparaissent de fantastiques rangées de toits et de murs, brûlés par des éclats rougeoyants d'un crépuscule déjà presque absorbé par les brumes assombries des naissantes ténèbres, mais où vivent quand même certaines lueurs, sortes de veilleuses tutélaires ou angoissées, qui semblent attendre on ne sait quelle venue. Et il y a aussi tout un ensemble de nocturnes d'une poésie extraordinaire. Ils nous confessent le mystère de la nuit qui enveloppe les demeures, au-dessus desquelles se dresse un clocher, ressemblant à quelque singulier minaret, rappelant même les Round Towers d'Irlande, ou dont surgit une chapelle, surmontée d'une croix grecque, et que domine, parfois, un clocher, pointu comme une aiguille, sorte de prière muette s'effilant sur le ciel.

Devant ces sites urbains ou villageois, qui ne laissent vivre que la pierre, le minéral, le ciel et un sol rétais paysages d'Orient, endormis dans la paix, le silence et le secret, aux parois massives des forteresses tibétaines ou mongoles, et aussi à de simples maisonnettes campagnardes, chapeautées de triangles curieux, ou à des quartiers arabes, reposant au soleil, comme ceux de l'Algarve, au Portugal, par exemple.

Il ne fait aucun doute que Raza a

aimé les aspects citadins de l'Espagne qu'il a parcourue, ensembles qui apparaissent dans le lointain et presque toujours plantés sur un piton rocheux. Ils laissent à notre rêve ses courses vers les fantaisies imaginaires. Le Greco ne nous a-t-il pas donné un panorama de Tolède, lui, le portraitiste des hidalgos pleins de superbe de la ville du Tage, panorama exprimant, dans sa qualité originelle, le caractère profond de cette cité où le Crétois avait élu domicile? Pur *canté jundo*, dû, non à une voix humaine que soutient une musique de sons et de rythmes, mais à un pinceau inspiré et qui devine.

Certes, Raza, qui est peintre avant tout part de la réalité, ou plutôt d'un souvenir offert par l'aspect des choses, mais la mémoire n'est pas seule en jeu ou si peu. L'imagination de l'artiste cristallise on ne sait comment l'apport visuel. Elle le change de ton, si l'on peut dire, et de perspective. Elle le métamorphose jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur la toile, que l'infinité suggérée à l'artiste par l'objet entrevu ou admiré. Le réel est dépassé, et ce qui en demeure ne sert qu'à exprimer la vibration, ressentie par le peintre, ou plutôt la communication de ce frémissement, fait invisible et intangible que le visible essaye de rendre, ou tout au moins d'en éveiller l'écho chez nous.

Ce jeu supérieur, animé en somme par le principe de Suger — « De materialibus ad immaterialia », des choses matérielles aux choses immatérielles — Raza s'y adonne consciemment ou inconsciemment, avec une originalité certaine et très personnelle.

Ses paysages sont organisés méticuleusement, malgré leur fantaisie apparente, et selon une loi voisine de celle de Cézanne, le grand constructeur de la Provence. Sol, plans de maisons — même si celles-ci se traînent à ras de terre ou quand elles paraissent danser dans les champs ou parmi les rocaillies — ciels, lointains, tout est travaillé et senti. Certains coins d'azur nocturne ont des coulées savantes de pâte, qui nourrissent une expression dramatique ou dormante; d'autres fonds célestes, plus clairs, plus aérés, laissent deviner, malgré leur souplesse ou peut-être à cause d'elle, une structure des plus duit à une synthèse. On songe à certaines études. La Chapelle Rouge, panorama de toits et de bouts de façades que scande la hauteur du sanctuaire, groupe les qualités principales du peintre, comme telle autre Rangée de maisons, (collection particulière), aux parois illuminées de feux étranges — ceux d'un incendie proche? ou des ultimes rayons solaires que va anéantir l'obscurité? — avec, ça et là, des touches d'un bleu qui font chanter cette harmonie nocturne sur laquelle plane un espace d'une rare somptuosité expressive, rendue par une gamme de tons, riche et substantielle, autant que discrète et poétique.

Ces deux œuvres peuvent compter parmi les plus harmonieuses de Raza. Elles sont d'un artiste exceptionnellement doué. Tout en restant foncièrement indien — ses couleurs le prouvent comme certains partis pris de ses compositions — ce jeune peintre ajoute une note personnelle et nouvelle à l'Ecole de Paris, une note de mystère et de résonance intime, qui fait de ses panneaux de vraies créations, d'authentiques poèmes, de réelles mur intérieures.